



RUBY JEFFERSON

L'amour  
est entre tes mains



POUR elle

PROMESSES



L'amour  
est entre tes mains



RUBY  
JEFFERSON

L'amour  
est entre tes mains





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées, retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

## Remerciements

Je tiens à remercier Cécile dont l'histoire véridique de la jument Vénus m'a inspirée pour écrire les aventures de Duke. Si les personnages de ce roman sont de pure fiction, l'incroyable histoire d'un cheval qui détourne sur lui des attaques occultes malfaisantes destinées à son maître est bien réelle.

L'écriture d'un roman est, elle aussi, une aventure, durant laquelle la solitude qu'elle nécessite est largement compensée par le soutien fervent de nombreuses personnes qui continuent à croire en vous quoi qu'il arrive. Leurs commentaires, conseils, encouragements et tasses de thé m'ont entourée d'une bienveillance précieuse.

Que ceux de ma famille et mes chères amies en soient donc de tout cœur remerciés ici.





# 1

Tout en tirant sa valise à roulettes, Alona Wilson se demandait vers quelle porte elle devait se diriger pour attraper son deuxième avion. Partie de Los Angeles, elle venait d'arriver à Washington pour gagner Norfolk, sa destination finale. Interrogée, l'hôtesse lui avait donné toutes les indications nécessaires pour son transit, mais son explication s'était révélée trop longue pour qu'Alona, dans l'état de nerfs où elle se trouvait, en mémorise la moindre bribe. Elle savait seulement qu'elle ne pouvait pas se permettre de rater sa correspondance et se souvenait qu'elle bénéficiait d'environ une heure pour effectuer son changement.

Le matin à Los Angeles, alors qu'elle sortait du car pour son premier vol, elle avait fait tomber son téléphone sur le bitume et constaté avec désespoir qu'il ne fonctionnait plus du tout, son écran s'étant brisé en mille morceaux. Cet incident avait sonné le glas de ses liens avec le monde extérieur. Si tout allait bien, elle retrouverait son amie June Fairbanks à l'aéroport de Norfolk. Dans le cas contraire, au moindre retard ou imprévu, elle n'avait aucun moyen de la prévenir, n'ayant

plus accès à sa liste de contacts et ne connaissant pas son numéro par cœur.

Dire que, ces derniers temps, tout allait de travers dans sa vie était un euphémisme. Raison de plus pour redouter un problème supplémentaire. Il ne devait impérativement rien arriver. Alona décida de suivre le flot des passagers sortis de son avion dans le labyrinthe des couloirs de Washington-Dulles. Elle s'était levée très tôt ce matin-là, après une nuit aussi exécrable que toutes les précédentes depuis deux semaines, et le périple avait accentué son épuisement initial. Traverser le pays n'était pas en soi si difficile, mais ce départ précipité, son manque d'habitude de voyager et l'incident du téléphone avaient hissé son taux de stress à son seuil maximal.

Il fallait absolument qu'elle retrouve June.

Leur amitié datait de leur enfance, du temps où, petites voisines, elles fréquentaient la même école en Californie. Par la suite, elles n'avaient jamais perdu le contact, même lorsque June était partie vivre en Virginie pour y suivre son mari. Cependant, Alona n'était encore jamais allée sur la côte Est et ne connaissait pas l'adresse exacte de son amie. Elle n'avait pas pensé à poser de questions pratiques. Ses récents malheurs l'ayant mise dans un état proche de l'hébétude, elle avait renoué avec ses habitudes d'enfance et laissé faire June, qui aimait tout prendre en main.

Alona ne voulait même pas envisager l'idée de la rater à Norfolk. Comment se débrouillerait-elle ? Ce voyage avait été décidé, et arrangé tout à la fois, par June. Quelques jours aupa-

ravant, atterrée par ce que lui avait raconté Alona au téléphone entre deux sanglots, June lui avait proposé de venir vivre chez elle « en attendant ».

— Je m'occupe de tout, je t'envoie le billet et je viendrai te chercher à Norfolk, avait-elle décrété.

— Je ne voudrais pas...

— Ta ta ta. Tu n'es pas en état de réfléchir, moi si. Prends tes papiers, mets les affaires que tu as dans un sac. Je te prêterai ce qui manquera ou on fera les boutiques pour le reste. Tu verras, ce sera très amusant et ça te changera les idées.

— Mais...

— Mais rien du tout. Je ne veux pas que tu te fasses de soucis d'ordre matériel. J'ai de l'argent, tu le sais, alors autant l'utiliser pour une bonne cause. Crois-tu que tu remplisses les critères d'un dossier bien solide ? avait-elle ajouté en riant.

— Je crois que pour les désastres, je suis en tête de liste, avait répondu Alona, un peu égayée par la question.

— C'est bien, il vaut mieux en rire, ma chérie. Pour l'argent, cela te fera déjà un souci de moins. Laisse-moi gérer. Tu viens, tu t'installes, et nous aviserons au fur et à mesure.

— Je vais te déranger.

— Au contraire. La maison est grande, et cela fera le plus grand bien à Steven d'avoir un peu de compagnie. C'est un enfant trop solitaire. Pour tout avouer, cela me fera du bien à moi aussi. En outre, te rends-tu compte du nombre

d'années depuis lequel on ne s'est pas vues, toutes les deux ?

C'est ainsi qu'Alona, après avoir démissionné de son travail, avait sauté quelques jours plus tard dans le car réservé par June puis dans l'avion à Los Angeles pour quitter sa Californie, avec un sac et une valise pour tout bagage.

Déjà quand elles étaient enfants, June s'était naturellement posée en protectrice d'Alona. Plus rationnelle, les pieds campés dans la réalité, elle protégeait son amie d'un monde qui n'acceptait pas toujours les idéalistes et les rêveuses comme elle. En échange, Alona lui apportait sa fantaisie et une joie de vivre qui manquaient parfois à June. Ses parents étaient beaucoup plus riches que ceux d'Alona mais ils n'étaient pas snobs. Ils avaient toujours accueilli avec plaisir dans leur grande maison l'amie de leur fille qui venait partager son goûter ou jouer avec elle des après-midi entières.

Leur vie d'enfant s'était déroulée paisiblement jusqu'à la catastrophe qui allait marquer pour longtemps les mémoires de toute une ville. Alona avait dix ans. Cette nuit-là, un incendie s'était déclaré dans la petite maison où elle vivait avec ses parents. La fillette en était absente, étant restée dormir chez une amie de classe pour une pyjama-partie. Un vent violent s'était levé. Il avait pris une telle ampleur que, très vite, il avait attisé les flammes avec une vigueur démoniaque, réduisant les pompiers à l'impuissance devant la maison embrasée dont il n'était bientôt plus rien resté. Tous les habitants de la petite ville de Laketown avaient été bouleversés par ce drame qui laissait du jour au lendemain la

fillette orpheline de ses deux parents, avec sa maison réduite en cendres. Des cousins lointains qui habitaient une ferme de la région l'avaient recueillie. Sa nouvelle famille était constituée d'un couple âgé qu'elle connaissait à peine et dont les enfants avaient déjà quitté le foyer. Même s'ils avaient plutôt l'âge d'être ses grands-parents, ils avaient traité Alona comme leur propre fille. Elle avait pu rester dans la même école et continuer à recevoir la chaleureuse amitié de June dans sa nouvelle vie.

Cette même June qui, aujourd'hui, lui offrait par son invitation un soutien inespéré.

Pour le moment, elle mobilisait ses forces pour trouver l'écran qui afficherait le numéro de sa porte d'embarquement.

*Norfolk, Norfolk, voyons un peu...*

Décidément, elle n'était pas dans son état normal. Même chercher un simple panneau lui était ardu, car elle n'arrivait pas à s'extraire, ne serait-ce que quelques instants, de son bouleversement émotionnel. À trente-cinq ans, Alona se considérait comme une adulte. Alors, se sentir aussi fragile qu'une enfant la laissait à la fois stupéfaite et furieuse contre elle-même. S'être fait mettre à la porte de son foyer par son compagnon était tout de même difficile à avaler. D'autant qu'il l'avait fait sans préavis. Ni délicatesse, c'est le moins que l'on puisse dire. Malgré sa prostration, un réflexe de survie lui avait permis de demander asile à l'un de ses amis vétérinaires. Logeant quelque temps dans une pièce attenante à son cabinet doté d'un équipement wifi, elle avait pu chercher des solutions

et lancer des appels au secours, comme ce coup de téléphone passé à June.

À force de tourner dans les couloirs de l'aéroport, de monter des escalators, de marcher sur des trottoirs mécaniques, elle finit par atteindre sa zone d'embarquement. La suite se déroula plus facilement. Il lui suffit de faire comme les autres, de se mettre sagement dans la file et de sortir les bons papiers au bon moment. Enfin, elle entra dans son deuxième avion.

Elle s'affala dans le premier siège qui lui tendait les bras et s'autorisa à décompresser. June ayant toujours été de parole, Alona se refusait à présent à évoquer la possibilité qu'elle ne soit pas là à son arrivée. Elle ferma ses yeux, aspirant à ne penser à rien, à calmer son système nerveux malmené, à attendre que sa gorge, son cœur et son estomac se dénouent.

Ce fut peine perdue. Depuis cette scène de rupture horrible, elle ne pouvait plus fermer les yeux sans revoir Terry lui signifiant avec un calme odieux qu'elle avait trois jours pour rassembler ses affaires et quitter définitivement la maison. À force d'y réfléchir, elle s'était rendu compte combien elle avait été sotté de ne se poser aucune question sur certains comportements étranges de son compagnon dont elle partageait le quotidien depuis quinze ans. Les premières années, elle avait écouté avec l'admiration de sa jeunesse ses belles théories sur l'amour et la liberté. Puis, au fil des ans, elle s'était assoupie dans l'habitude d'une cohabitation tranquille dont elle n'avait plus pensé à remettre en cause les fondements. Âgée d'à peine vingt ans au début de

leur relation, elle avait rapidement emménagé dans la ferme dont Terry venait alors d'hériter. Il reprenait le domaine familial, une exploitation qu'il suffisait de continuer à faire tourner. Elle avait tout de suite aimé cette vie à la campagne, entourée d'animaux. Partir vivre avec Terry avait aussi représenté à ses yeux l'occasion rêvée pour libérer ses parents adoptifs de sa présence. Ils avaient toujours été parfaits avec elle, l'entourant d'amour et d'attentions, mais ils n'étaient plus de la première jeunesse et il lui avait semblé qu'il était temps de les laisser tranquilles. De son côté, Terry était content d'installer sa petite amie dans sa nouvelle maison ; elle allait pouvoir l'aider dans l'exploitation de sa ferme.

Cependant, pour l'heure, elle n'avait aucune envie de se souvenir de leur histoire et encore moins de se repasser en boucle les propos dévastateurs qu'il lui avait tenus.

Elle en était plutôt à se demander si ce déracinement pour la Virginie était une bonne décision. Plonger ainsi dans l'inconnu lui faisait peur même si ce nouveau départ représentait pour elle la meilleure des solutions. En effet, elle frémissait à la perspective de rester dans la même région que Terry, de devoir l'y croiser ou de passer devant leur maison alors qu'elle en avait été chassée. Décidément, la proposition de June était tombée comme un miracle sur son champ de ruines, lui permettant de mettre des milliers de kilomètres entre elle et lui, et de repartir sur des bases vraiment nouvelles.

Elle s'assoupit.

Un trou d'air la fit sortir de sa bienheureuse torpeur qui avait suspendu ses ruminations. Elle pensa à tous les animaux qu'elle avait dû laisser à leur sort en quittant la Californie. Grâce au ciel, aucun d'entre eux n'était dans un état critique ou ne recevait un traitement au long cours, mais elle n'avait pas eu le temps de leur dire au revoir et cela la tracassait.

Assistante chez un vétérinaire, elle s'était fait connaître dans sa région grâce à ses dons de communication avec les bêtes. Non seulement elle lisait en elles, mais elle pouvait aussi compléter par son savoir-faire de guérisseuse les soins médicaux classiques pour les aider à recouvrer la santé.

Ses parents adoptifs étaient issus d'une lignée amérindienne. Simples, proches de la nature et emplis de bonté, ils avaient tout de suite détecté chez la fillette son amour fou des animaux. Au fil des années, ils avaient su l'aider à développer ses facultés intuitives en l'initiant à leurs propres connaissances ancestrales de soins énergétiques. Quand elle les écoutait ou pratiquait avec eux, elle oubliait ses tourments et combien ses parents lui manquaient. Elle s'était ainsi peu à peu reconstruite, trouvant son équilibre dans un rapport de confiance mutuelle avec les bêtes qui lui rendaient au centuple l'amour qu'elle leur portait. Dans cette région rurale, le bouche-à-oreille avait vite fonctionné et on venait la consulter, même de loin, pour tous types de conseils.

Alors là, assise dans son petit avion de ligne en partance pour l'inconnu, elle avait du mal à accepter qu'elle ne reverrait plus tous ses petits



ou grands protégés passés entre ses mains. À cette pensée, elle se sentait triste.

Était-ce une si bonne idée d'avoir ainsi quitté sa région, ses repères et, surtout, ses animaux chéris ?



Contrairement à l'aéroport de Washington-Dulles, celui de Norfolk était petit et il aurait été difficile à Alona de s'y perdre. June l'attendait dans la zone des arrivées.

Elles se reconnurent immédiatement bien qu'elles ne se soient pas vues depuis plusieurs années. Alona n'aurait pu oublier la grande stature de son amie, ni son élégance toujours rehaussée de vêtements à la coupe parfaite et d'accessoires de prix. Ses cheveux mi-longs auburn au brushing impeccable encadraient un visage soigneusement maquillé. D'une beauté sévère, il pouvait en refroidir plus d'un lorsque June arborait son masque de femme d'affaires intraitable mais, à cet instant, il reflétait une expression de plaisir non feint. Elle aussi retrouvait avec bonheur la silhouette menue de son amie de toujours, sa carnation naturellement mate qui ridiculisait les meilleurs fonds de teint et ses longs cheveux d'un noir profond qu'elle adorait lui coiffer quand elle était petite tant ils étaient denses et soyeux. Les années n'avaient pas passé sur Alona. Certes, elle accusait des marques de fatigue et semblait avoir beaucoup pleuré, mais ses yeux vert amande our-

lés d'immenses cils noirs étaient toujours aussi beaux. Surtout lorsqu'ils étaient éclairés comme à cet instant par la joie des retrouvailles.

Elles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre :

— June !

— Alona ! Quel plaisir de te voir !

— Je suis tellement heureuse de te retrouver.

— As-tu fait bon voyage ?

— Pas vraiment. Je n'ai pas trop l'habitude des grands trajets et je devais être très convaincante dans le rôle de la petite campagnarde qui découvre comment vole un avion.

— Tu vois, tout n'est pas perdu. Au moins, tu as gardé ton sens de l'humour, fit remarquer June, contente de l'entendre plaisanter.

— Si tu m'avais vue errer dans les couloirs de Dulles, je devais être pathétique.

— Finalement, tu t'en es sortie ! Ce n'est simple pour personne, tu sais. Les lignes intérieures ont l'air d'avoir été conçues pour rendre fous les voyageurs. C'est un petit miracle lorsque les vols que l'on souhaite prendre ne sont pas retardés, voire annulés.

— En plus, si je t'avais ratée à l'arrivée, je n'avais même pas l'adresse de ton domicile, et j'ai cassé mon portable.

— Ce qui a ajouté un stress supplémentaire à ma pauvre petite campagnarde en goguette, ajouta June avec un grand sourire.

Elle ponctua sa phrase d'une embrassade démontrant toute l'affection qu'elle lui portait. Elles retrouvaient toutes deux le plaisir de leur relation d'enfance, légère et profonde à la fois. Rien n'avait changé.

Alors qu'Alona souriait de sa plaisanterie, June ajouta :

— Allez, c'est fini. Tu es là maintenant et on ne se quitte plus. Bienvenue en Virginie. Relaxe-toi et tu vas tout me raconter. Tu as des valises ?

— Une seule, je n'ai pas pu faire mieux. Pas eu le temps.

— Eh bien, tu vas en profiter pour renouveler ta garde-robe. Changer pour changer, autant sortir le grand jeu et, finalement, ce n'est pas plus mal que tu sois obligée de tout racheter.

Le rose monta aux joues d'Alona. Elle se souvenait de la gentillesse de June à son égard mais était bouleversée de la retrouver telle quelle après toutes ces années. Elle ne dit rien mais mit sa main sur le bras de son amie et le serra avec émotion.

Après avoir récupéré la valise, elles sortirent de l'aéroport pour se diriger vers la voiture.

C'était un 4 × 4 blanc pour lequel June avait choisi une jolie plaque d'immatriculation ornée de mouettes virevoltant autour d'un phare bleu et blanc. Tout à l'intérieur respirait le confort et le luxe et ce fut avec un vrai soulagement qu'Alona s'enfonça dans le siège capitonné du passager.

Elle y était arrivée. Elle avait pu traverser l'Amérique sans encombre et, malgré les embûches, retrouver son amie. Comme une bouée providentielle en pleine tempête.

— Je suis si contente d'être là, soupira-t-elle tandis que June démarrait.

— Quelle histoire ! Qu'est-il arrivé à ton Terry ?

— Je suis encore sous le choc et je n'ai toujours pas compris. Enfin, disons que je n'ai rien vu venir.

— Il a décidé ça de but en blanc ? Tu ne lui plaisais plus et ouste, dehors ?

— En substance oui.

— Ma chérie, je suis tellement navrée. Cela faisait si longtemps que vous étiez ensemble.

— Quinze ans.

— Incroyable. En plus, pour en mettre une autre à ta place ?

— Oui, génial hein ?

— C'est incroyable ! Tu la connais ?

— De vue seulement, elle est serveuse dans un bar où il m'arrive d'aller. Mais tu sais, je ne sors pas beaucoup. En fait, je...

Alona s'arrêta net, envahie par les images du passé ruminées depuis la rupture. Terry qui sortait le soir après le dîner pour « rejoindre des copains », de loin en loin puis de plus en plus souvent. Ce bar qu'ils avaient volontiers fréquenté ensemble et où, depuis quelques années, il trouvait toujours des prétextes pour refuser qu'elle l'accompagne. Cette serveuse qui l'avait longuement dévisagée alors qu'elle était venue y prendre un verre avec des amies. Les mensonges de moins en moins embarrassés de Terry pour répondre aux questions innocentes d'Alona sur son emploi du temps. Tous ces faits étranges auxquels elle n'avait pas prêté attention devenaient les pièces d'un puzzle qu'elle reconstituait aujourd'hui. Avec ce flot de souvenirs se forma en elle une de ces vagues qu'elle connaissait trop bien depuis quelque temps. C'était une émotion déferlante qui prenait source au milieu de sa poitrine et

allait bientôt monter vers son visage en y faisant jaillir des larmes qu'elle ne saurait plus arrêter. Elle savait que, pour contenir le séisme qui se préparait, elle devait se concentrer sur sa respiration et pratiquer de profondes inspirations, jusqu'à ce que son ventre, sa gorge et toute sa tête se décrispent un peu. Elle réussit à articuler :

— Excuse-moi, je ne peux pas...

June, navrée, lui dit aussitôt :

— Non, excuse-*moi*, je suis désolée de t'avoir parlé si directement alors que tu n'as besoin que d'une chose, c'est de te changer les idées. Ton histoire me révolte tant que je n'ai pu m'empêcher de vouloir en savoir plus.

Voyant les efforts que son amie faisait pour se calmer, elle l'encouragea :

— On en parlera plus tard, et seulement si tu en as envie. L'important, c'est que tu sois là et que tu sortes de ce cauchemar. Tiens, regarde sur ta droite !

La voiture roulait maintenant sur une route qui longeait un plan d'eau. Au loin, une ceinture d'arbres colorait l'horizon comme une toile de fond sur laquelle un peintre exalté aurait posé tous les verts de sa palette. Le soleil dansait sur l'eau, dont les reflets scintillaient comme des milliers d'étoiles joueuses. Alona, éblouie, oublia de penser à ses malheurs et s'exclama :

— C'est magnifique !

— Quand je te le disais. J'étais sûre que cela allait te plaire et t'aider à chasser toutes ces idées noires. Toi qui as toujours aimé la nature, tu vas être bien ici. On voit la mer partout, dans des criques, des lacs, des réservoirs. Elle serpente dans les terres, puis ressort plus loin, ou tout

près. Que l'on se trouve sur l'eau ou sur la terre ferme, on ne peut jamais deviner le paysage qui nous attend au détour d'un virage.

Alona, qui reprenait son calme sans même y penser, acquiesça :

— En effet, j'ai vu ça par le hublot dans l'avion en arrivant. C'est si beau, tous ces cours d'eau qui sillonnent la terre, ondoyant comme d'immenses rubans bleus pour se jeter dans la mer.

— Je suis vraiment heureuse que tu apprécies. Tu sais, ajouta June après un petit silence, dis-toi que ta présence va me faire du bien à moi aussi.

— Tu crois ? demanda Alona d'une toute petite voix.

— J'en suis sûre. Ma vie est très remplie, tu vas vite le constater, mais pas forcément des choses essentielles. Elyatt n'est jamais là, toujours en voyages d'affaires. Si sa mobilité était une chose convenue entre nous dès le départ – j'y trouve d'ailleurs mon compte –, il n'empêche que, pour Steven comme pour moi, sa présence nous manque.

— Steven ! Quel âge a-t-il maintenant ?

— Neuf ans.

— Neuf ans... Cela fait donc plus de dix ans que nous ne nous sommes pas vues. J'ai honte d'avoir laissé filer le temps, s'exclama Alona.

Toutes ces années, les deux amies avaient maintenu le contact en se donnant des nouvelles par mails et par téléphone, même si le départ de June en Virginie pour y suivre son mari l'avait propulsée dans un mode de vie bien différent de celui de son amie. June, dans la lignée de ses parents qui avaient mené grand train en Californie durant son enfance, avait plongé avec



son mariage dans la vie mondaine de Virginia Beach, tandis qu'Alona, par ses activités vétérinaires, fréquentait le monde rural des fermiers. Elle s'y sentait bien, aimant les animaux qu'elle comprenait mieux que les humains.

— Je suis aussi fautive que toi, rétorqua June. C'est la vie, on se laisse prendre par le quotidien et on ne se rend même pas compte du temps qui passe. Je revois la naissance de Steven comme si c'était hier, et le voilà à présent qui a déjà neuf ans.

— Comment va-t-il ?

— Bien, il est magnifique. Cependant, c'est un enfant un peu difficile.

— Que veux-tu dire ?

— Il est... très renfermé sur lui-même. Grâce à ta présence, lui comme moi serons moins seuls dans la maison.

— Je ne suis pas une compagnie très gaie en ce moment.

— Allez, allez, tout va changer et je vais bientôt retrouver mon Alona et son grand rire !

Que c'était bon de revoir son amie, se disait Alona, quelqu'un qui continuait à croire en elle, qui avait envie de faire du bien, et le faisait, d'ailleurs. Elle s'était sentie si seule au monde depuis cette rupture. La trahison de Terry avait tout ravagé sur son passage, comme l'incendie de son enfance transformant sa vie en un tas de ruines calcinées. La jeune femme en était restée stupéfaite, vidée de son ressort, de sa capacité à réfléchir, instantanément mise en berne. Elle avait pourtant su ne pas se laisser envahir par ce sentiment dramatiquement familier d'injustice et

de colère contre un destin décidément bien cruel envers elle. Elle avait su rebondir en trouvant cet ami qui l'avait hébergée quelques jours, mais il était lui-même au cœur d'un divorce difficile. La présence d'Alona dans son local devait rester temporaire. Elle n'avait pas de famille proche en Californie, ses parents y ayant migré du lointain Wyoming peu avant sa naissance. Elle avait enterré depuis longtemps le couple de cousins qui l'avaient élevée après la disparition de ses parents et leurs enfants étaient dispersés dans d'autres États. Terry constituait donc sa seule famille, si tant est qu'on puisse parler ainsi d'un homme qui n'avait jamais voulu l'épouser. Alona n'avait pas tout raconté à June, humiliée par des détails odieux dont elle avait presque honte, alors même qu'elle n'y était pour rien.

Comme suivant ses pensées, June lui dit d'un ton léger :

— Si on cherche un point positif dans cette histoire, c'est que, finalement, la Californie n'avait peut-être plus rien de bon à t'offrir.

— Sauf tous ces animaux dont je me suis occupée. Ils vont me manquer.

— Je comprends, mais y en a-t-il qui n'étaient pas encore complètement guéris ?

— Non, ils allaient tous bien. Cependant, ils étaient comme des amis et je passais à l'occasion les voir chez leurs maîtres ; cela nous faisait toujours plaisir, à eux comme à moi.

— Bah, tu vas en connaître d'autres ici. Je suis sûre que cela va être facile. D'autant que tu n'es plus pressée pour retrouver un emploi. Tu vas refaire ta clientèle à ton rythme et renouveler

ton cercle d'amis. Moi, pendant ce temps, je me charge de l'intendance. Profite, ma chérie.

Comme Alona esquissait un geste de protestation, June ajouta en riant :

— Une fois pour toutes, et on n'en parle plus : à la maison tu seras chez toi. Cela prendra le temps qu'il faudra pour te reconstruire. En attendant, je me réjouis de ta présence. N'oublie pas que cela me fait un plaisir fou d'« investir » sur le retour de ton sourire.

June sentait son amie au bord des larmes. Elle ajouta pour la détendre :

— Tu seras mon œuvre philanthropique à moi. Acceptes-tu ta mission ? Ce message s'autodétruira dans cinq secondes.

Gagné. Alona sourit puis entonna d'un ton martial le générique de la série qu'elles avaient regardée tant de fois ensemble quand elles étaient plus jeunes.

June se mit à chanter avec elle, et bientôt les deux amies vocalisèrent à tue-tête, pour finir dans un éclat de rire. June se demanda d'ailleurs depuis combien de temps elle n'avait pas ri d'aussi bon cœur. Trop longtemps en tout cas. Elle ajouta gaiement :

— Tu vas voir, je vais te montrer mon musée – c'est un musée de l'histoire de la Virginie –, te présenter à mes amis, tu vas m'accompagner à mes sorties. Il faut que tu voies du monde, que tu discutes, que tu penses à autre chose.

Alona sentait bien que son amie avait raison. Livrée à elle-même, elle aurait eu tendance à se recroqueviller et ne plus voir personne. Ce qui n'était pas une bonne idée du tout. Elle devait au contraire se forcer à sortir de sa coquille afin

de ne plus ruminer ses sombres pensées. La vie de June, tourbillon de mondanités, de conversations animées, de foisonnement culturel, d'idées lancées à cent à l'heure, semblait diamétralement opposée à ce qu'elle aimait. Cependant, elle n'était plus en état de discuter, de s'opposer, ni même d'avoir peur, elle devait prendre ce qui arrivait et laisser venir.

Si June était une femme de tête avisée, elle possédait aussi un instinct très affiné. Son amitié envers Alona était réelle car elle avait l'intelligence de ne pas rester limitée aux idées toutes faites et ce, depuis son enfance. Elles n'étaient pas du même milieu ? Et alors ? Elles s'étaient toujours senties bien ensemble, cela suffisait. Elle ajouta exactement ce qu'Alona avait besoin d'entendre :

— La grande psy que je suis te rédige une ordonnance, à suivre dès maintenant : « Quinze lâcher-prises minimum à répartir dans la journée selon besoin. » Regarde, la cure commence dès maintenant, ajouta-t-elle en faisant un grand geste circulaire de gauche à droite.

Le peu de circulation permit à June de ralentir afin qu'Alona puisse mieux se régaler du paysage. En effet, la route n'était plus qu'un ruban d'asphalte gris environné de part et d'autre d'une eau bleue limpide. Elles étaient entourées d'eau, comme planant au-dessus de la mer, avec l'océan sur leur gauche et la baie de Lynnhaven sur leur droite.

Alona ne put se retenir de pousser un cri de surprise et de bonheur mêlés. Elle ne savait où regarder, que privilégier pour y arrêter son œil. À droite ? À gauche ? Tout en valait la peine. Elle était au moins aussi émue par la beauté

du panorama que par la belle surprise de se découvrir encore capable de ressentir des émotions heureuses. Regardant de chaque côté pour tout voir à la fois comme une petite fille, elle capta en passant son reflet dans le miroir de son pare-soleil, descendu en chemin pour protéger ses yeux de la brillance de cette journée d'été. Elle y eut la vision fugitive d'un éclat dans son regard qu'elle croyait disparu. Ainsi, la vie n'était pas finie ? Elle avait encore de la joie dans ses veines ? Oui, June avait raison. Elle n'allait pas s'angoisser à propos d'un futur dont elle ignorait tout mais, au contraire, profiter de ce qui s'offrait à elle aujourd'hui. Elle avait dû laisser ses affaires, quitter ses chers animaux, renoncer à sa maison, à son compagnon, à sa région natale, à toute son existence. Sa vie passée était compactée dans une petite valise, perdue dans le grand coffre. Mise à nu par ce déracinement radical, elle possédait pourtant un trésor inestimable : une amie qui la sauvait. Une amie qui, de surcroît, offrait à la pauvre plante à demi morte à laquelle elle devait ressembler une nouvelle terre dont la beauté lui coupait le souffle.

Posant à nouveau un regard ébloui sur le tableau de cet océan dont elle venait de tomber amoureuse, elle poussa un long soupir et, mettant sa main sur celle de June, lui murmura :

— Tout va bien aller, je le sens...



### 3

L'immense maison de June appartenait à la famille de son mari depuis plusieurs générations, une famille qui remontait aux premiers colons quatre siècles auparavant. Elyatt en avait pris possession lorsque ses parents lui en avaient fait la donation quand ils avaient déménagé plus au sud. Aucun de ses frères et sœurs n'avait eu envie de s'y installer. À l'époque, ses parents s'étaient montrés ravis que la maison reste dans la famille, leur fils aîné comptant y prendre ses quartiers avec sa nouvelle épouse.

Dire qu'Elyatt y habitait n'était pas tout à fait exact, son travail dans l'import-export le menant par monts et par vaux. Il ne regagnait la Virginie que quelques jours par-ci, par-là. Pourtant, s'il tenait à sa vie de nomade, il était viscéralement attaché à sa région natale, revenant toujours y jeter l'ancre avec plaisir.

Dès le premier coup d'œil sur la grande demeure, Alona s'exclama :

— Oh, June ! Quelle merveille !

La propriété se révélait dans sa splendeur aux visiteurs qui entraient par le jardin. De style colonial, blanche et gris pâle, elle était tout en

terrasses, colonnes, balustrades et balcons, bâtie sur un jardin foisonnant de plantes tropicales. Alona pensa à la grande ferme dans laquelle elle avait vécu avec Terry et mesura le contraste entre les deux styles d'habitat. Elle n'avait pas idée du temps qu'elle allait passer là, mais sentit qu'elle commençait bel et bien une nouvelle vie. En descendant de voiture, elle ne mesurait pas encore combien ce sentiment allait s'amplifier.

June présenta à Alona sa gouvernante qui s'était précipitée à leur rencontre :

— Alona, voici Allison qui gère la maison. Si tu as le moindre problème et que je ne sois pas là, adresse-toi à elle, elle trouvera toujours une solution. Elle est merveilleuse.

Allison sourit à June tout en saluant Alona. Cette dernière s'avança vers le coffre pour prendre sa petite valise, mais Allison l'arrêta en lui disant gentiment :

— Laissez, madame, on s'en occupera.

*Il va falloir m'habituer à un autre mode de vie,* se dit Alona, qui la remercia tout en rattrapant June qui avait déjà pris le chemin de la maison de ses grandes enjambées qu'elle lui avait toujours connues.

En entrant dans l'immense hall de réception, elle ne put se retenir de s'exclamer :

— June, on peut recevoir au moins cinq cents personnes ici !

— En effet, ma chérie, et je ne m'en prive pas. Cette pièce me sert beaucoup pour mes réceptions.

— Tu les organises toute seule ?

— Oh, j'ai du personnel bien formé, et ce ne sont pas les extras qui manquent en cas de







11603

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
Par GRAFICA VENETA  
*le 2 octobre 2016.*

Dépôt légal octobre 2016.  
EAN 9782290099957  
OTP L21EPSN001363N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*